Universitatea „Babes-Bolyai”
Facultatea de Litere
Centrul de cercetare a imaginarului

Caietele Echinox
str. Horea 31
400202 Cluj-Napoca, Romania

Call for Papers

Caietele Echinox / Echinox Journal

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania

www.caieteleechinox.lett.ubbcluj.ro

Volume 53 / 2027

Imaginaires eschatologiques
Approches interdisciplinaires des discours de la fin

Un quart de siècle après l’an 2000, l’idée de la fin des temps – voire celle de la fin du monde – n’a rien perdu de son acuité, attisant une inquiétude qui ne cesse de croître. Une inquiétude qui, loin d’être l’apanage de la modernité, ravive une longue tradition eschatologique où la fin se donne à voir comme une phase amalgamant révélation et destruction. Le temps, tel qu’il est perçu par les sociétés et les cultures, esquisse les contours de cette inquiétude qui s’impose à la conscience humaine. Dans les traditions monothéistes, le temps est linéaire, tendu vers une fin rédemptrice. À l’inverse, de la cosmologie chinoise à celle grecque, en passant par les traditions indienne et bouddhique, le temps revêt un caractère cyclique : la fin y précède un nouveau commencement, chaque disparition prépare un retour. Cette polarité dans la représentation du temps empêche de penser la fin comme une simple clôture. Elle devient seuil, métamorphose, prélude à un recommencement ; elle se fait pluralité appelant à distinguer deux figures : la fin définitive – associée à la mort, à l’effacement, au néant – et la fin médiatrice, qui se lit en termes de déclin, de crise et de renaissance. Cette distinction commande depuis l’Antiquité la pensée occidentale : Vico conçoit l’histoire comme une alternance de progrès et de décadences, tandis que Hegel, dans sa dialectique, fait de la fin le moteur du devenir. Dans cette double figuration du temps, la disparition ne constitue jamais une pure négation ; elle prépare, au contraire, l’avènement d’un nouvel ordre du monde.

À travers ces configurations religieuses et culturelles, transparaît l'influence profonde des imaginaires temporels sur le regard que l'homme porte sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. Tout semble indiquer que l'histoire humaine se joue dans une oscillation constante entre emprise sur le monde et vulnérabilité face à ses lois profondes. Le paradoxe prométhéen – celui d'une création en dialogue constant avec sa propre ruine – traverse les siècles et trouve dans notre contemporanéité technologique son paroxysme : une époque fascinée par l'ultime, qui s'acharne à précipiter sa propre disparition. Penser la fin, c'est dès lors interroger la temporalité, la condition humaine et le devenir collectif – entre apocalypse et renaissance, entre épuisement du monde et promesse d'un nouveau commencement.

Les discours actuels sur l'effondrement des civilisations, des modèles économiques et des équilibres géopolitiques s'inscrivent dans cette tension entre constat et projection – la fin annoncée de la mondialisation en étant l'un des emblèmes. Ces récits traduisent une inquiétude protéiforme, qui traverse les champs de la pensée et vient ébranler, entre autres, les fondements mêmes de l'enseignement. La généralisation des cours à distance durant la pandémie a mis en cause les modalités de transmission et les formes de médiation, révélant une crise amplifiée par l'irruption de l'intelligence artificielle. Plus largement, on peut s'interroger sur le risque que cet imaginaire façonné par la machine fasse peu à peu reculer, voire disparaître, la part proprement humaine de notre imagination.

Dans ce climat de perplexité où le progrès technoscientifique se fait menace, et où les crises médicales, écologiques et planétaires laissent entrevoir l'image d'un monde au bord d'un basculement catabatique, nous proposons d'interroger la notion de fin, en la replaçant au coeur des questionnements contemporains. Il s'agit d'en examiner les multiples manifestations – historiques, idéologiques, philosophiques, culturelles – et d'en observer les prolongements sensibles dans la littérature et dans les arts. Bertrand Gervais a bien résumé cette prolifération des discours de la fin : « Quand ce n'est pas l'histoire ou les idéologies qui sont réputées finies, c'est la littérature ou le roman, la musique, la peinture, le livre ou l'imprimé, la culture, l'auteur qui sont déclarés morts, après l'homme, après Dieu.» Ces déclarations répétées de la fin ne traduisent pourtant pas une disparition pure et simple. Elles signalent, au contraire, un moment de basculement : la persistance de formes anciennes qui se réinventent et se relisent à la lumière des enjeux actuels. On pourrait y voir les signes d'une mutation profonde, d'un déplacement des repères symboliques, à l'instant même où la modernité semble atteindre son point culminant. Jean-Jacques Wunenburger offre une clé de lecture précieuse en rappelant que « l'apogée apparaît une catégorie usuelle très opératoire qui permet de découper les parcours spatio-temporels selon deux phases montantes et déclinantes, proches de l'expérience ordinaire du monde. » L'apogée, conçue comme ce seuil fragile entre

l'accomplissement et le déclin, marque le passage d'un ordre à un autre. Dans ce mouvement, chaque « fin » ouvre paradoxalement sur un recommencement, selon une logique cyclique que de nombreuses traditions – de l'Inde ancienne à la Grèce classique – ont conçue comme la respiration même du cosmos.

L'écologie, à elle seule, donne à voir un monde au bord de l'effondrement, et participe pleinement à l'installation d'un discours marqué par l'urgence, l'alerte et la crainte d'un seuil irréversible. Les atteintes environnementales majeures se présentent comme les prodromes d'un basculement global, susceptible de transformer en profondeur notre manière d'imaginer l'avenir. Pourtant, les discours catastrophistes, loin de se réduire à une anticipation pessimiste, exercent une action performative sur le présent. Leur ambivalence réside dans leur capacité à exprimer simultanément l'angoisse d'un monde en crise et l'espérance d'un recommencement. Ils ouvrent ainsi un espace de projection où l'effondrement, paradoxalement, devient la condition d'une renaissance. Rejouant le grand mythe de la régénération, ces discours figurent la mort pour mieux en annoncer le dépassement.

La fin ne se présente donc plus seulement comme un horizon métaphysique ou religieux, mais comme une réalité tangible, déjà inscrite dans la trame du présent. Elle mobilise nos émotions, en particulier celles liées à l'angoisse, et nous exhorte à la réflexion comme à l'action. Face au tumulte du monde, elle agit comme un repère dans le vertige, permettant à l'imaginaire d'assumer une fonction à la fois herméneutique et thérapeutique face à l'incertitude qui domine les esprits.

Ce volume entend ainsi interroger la diversité des formes et des significations que revêtent aujourd'hui les discours de la fin, à la lumière des grandes conceptions du temps et de leurs transformations historiques. Il s'agira d'articuler l'évolution des représentations eschatologiques aux mutations contemporaines des imaginaires collectifs, en examinant notamment leur portée utopique. Dans les périodes de crise, les discours ne se contentent pas de traduire les bouleversements : ils les accompagnent, les amplifient et participent parfois à leur orientation. Certains cherchent à préserver un ordre existant, d'autres contestent ses fondements ou ouvrent des perspectives vers un avenir possible. C'est dans cette tension entre clôture et recommencement que les imaginaires eschatologiques trouvent leur véritable force, en faisant de la fin non pas une disparition, mais un passage, une médiation, une promesse de transformation. L'utopie, envisagée sous cet angle, ne relève pas seulement du rêve social ou politique. Elle s'inscrit souvent en continuité avec les récits de la fin, comme réponse à la crise et comme projection d'un horizon de renouveau. Héritière des structures eschatologiques – attente, révélation, renversement –, elle les transpose dans l'histoire et leur confère une dimension temporelle et collective. L'utopie messianico-révolutionnaire, incarnée par des

figures de rédemption, établit un lien entre l'idéal et l'action, orientant l'espérance vers un avenir en construction. Jean-Jacques Wunenburger rappelle à ce propos que « le millénarisme […] a ainsi souvent exercé, depuis le Moyen Âge, une puissante attraction sur l'utopie, qui s'est vue, à travers lui, embrayée sur l'histoire révolutionnaire ».

Cette thématique appelle des regards multiples, issus de la littérature, de la philosophie, de l'histoire, des sciences sociales, des études religieuses, anthropologiques, culturelles ou didactiques. Elle invite à croiser les oeuvres, qu'elles soient artistiques, médiatiques ou théoriques, pour nourrir une réflexion commune. Au coeur de cette démarche : une interrogation sur la manière dont les sociétés contemporaines pensent la fin – ou leur propre fin – dans un monde où chaque effondrement semble contenir, en creux, la promesse d'un recommencement.

Les problématiques proposées sont:

1. Origines et formations des imaginaires eschatologiques
2. Imaginaires eschatologiques, art et création littéraire
3. Ruines, sépultures et mémoire : penser la fin des cités antiques entre histoire, archéologie et anthropologie
4. Les eschatologies modernes : post-humanisme, transhumanisme et collapsologie
5. Figures du désenchantement contemporain : reconfigurations des imaginaires post-historiques
6. Du déclin de la didactique à la reconfiguration de l'apprentissage : vers de nouveaux imaginaires pédagogiques

Les propositions peuvent être rédigées en **Français ou en Anglais**.

Les contributeurs sont censés respecter la **Feuille de style** d'*Echinox Journal*: http://phantasma.ro/wp/wpcontent/uploads/2013/06/Stylesheet.pdf

Terme: Les textes doivent être envoyés par email à corinbraga@yahoo.com
avant le **31 Decembre 2026**.